

L' Abeille.

10ème Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur.”

10ème Année.

VOL. X.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 20 FEVRIER 1862.

N 8.

LE PÈRE ET SES DEUX FILS : LES DEUX RUISSEAUX.

Un sage campagnard avait deux jeunes fils :
Tous deux étoient jumeaux, bien faits et bien appris ;
Tous deux faisoient pourtant le malheur de leur

(père ;

Leurs penchans et leur caractère
A ceux du bon vieillard étoient mal assortis.

Ils vouloient quitter le pays,
Et fuyant les travaux champêtres,

Abandonner le toit de leurs ancêtres
Pour chercher fortune à la cour :

Ne doutant pas d'y voir un jour
Avec éclat leur famille établie.

Le vieillard sentoît la folie
Et les dangers d'un tel projet.

Le bonheur de ses fils étoit son seul objet
Et ce bonheur, il avoit la sagesse

De le placer, non pas dans la richesse,
Mais dans la médiocrité

Et la vertu qui marche à son côté.

Mes enfans, leur dit-il je suis près de mon terme ;
Si je n'y touchois pas, je parlerois plus ferme

Et saurois me servir de mon autorité ;
Mais je sais qu'à mon âge on ne se fait plus crain-

(dre :

Je ne prétends pas vous contraindre.

Et je vous laisse en liberté ;

Mais avant de vous voir commencer ce voyage
Dont vous avez l'esprit gâté,

Je veux avec simplicité

Vous faire un conte où vous verrez l'image
De votre erreur et de la vérité.

J'étois à peu près de votre âge
Quand mon père me l'a conté.

Du sein de la même colline
On voyoit jaillir deux ruisseaux :
Mêmes eaux et même origine,
En tout ils naquoient égaux ;

Mais tous deux n'eurent pas égale destinée,
L'un parmi de simples hameaux
Suiwit sa route infortunée.

Il serpençoit autour de ces riens vergers
Où sur le soir s'assembloient les bergers ;

Il engraissoit leur pâturages,

Il égayoît leurs passages,

Il arrosoit leurs paysages,

Il servoit à tous leurs usages :

Ainsi fut-il sacré pour eux.

Jamais une main téméraire

N'osa gêner son cours heureux,

Ni jamais une onde étrangère

Croisant sa paisible carrière,

Ne vint se mêler à ses flots ;

Et jusqu'au terme de sa course

Toujours il conserva ses eaux

Aussi pure que dans leur source.

L'autre ruisseau n'eut pas un semblable destin.
Au lieu de se fixer dans ce champêtre asile,

Il voulut aller à la ville :

Que de peines, de maux l'attendoient en chemin !
Un satrape orgueilleux le retint dans ses chaînes

Et l'enferma dans ses domaines.

Il y fit l'onement d'un superbe jardin
Où, du fond d'un riche bassin

Environné de dorures de marbres,

En est état il charmoit tous les yeux.

Mais l'honneur d'attirer les regards curieux,
Lui coûta plus cher qu'on ne pense :
Il sentit resserver ses eaux

Dans d'obscurs souterrains que l'art et la dépense
Avaient tant-formés en canaux .

On arrêtoit, on détouroit sa marche,

On le menoit à volonté,

Il n'avoit plus ni nom ni liberté :

Tantôt resserré sous une arche,

Fa cascade précipité,

En réservoir violenté ;

Le pis est qu'au sortir de ce lieu de délices,

(Pour le satrape, et non pour lui)

On l'enferma dans un étai

Que salissoient les immodices

De ce palais témoin de ses supplices :

Ce fut-là que finit son cours ;

Et c'est ainsi que le bon pédagogue,

La larme à l'œil, termina son discours.

L'un des enfans, touché de l'apologue,

Se reconnut, se fixa pour toujours

Dans la demeure de ses pères ;

L'autre en divers climats, à différentes cours,

S'en fut chercher des biens imaginaires :

Qu'arriva-t-il ? Les deux jumeaux

Eurent le sort des deux ruisseaux.

DEUX DE NIVERNOIS.

CORRESPONDANCES.

UNE FÊTE A STE. THÉRÈSE.

L'Abeille est si bonne, qu'elle voudra
bien, je crois, bourdonner aux oreilles de
ses amis de Québec, les réjouissances de
leurs confrères à Ste. Thérèse.

Jeudi 6 Février, nous chômons la fête
des Fondateurs de la maison. Un grand
nombre avait contribué aux préparatifs de
cette fête. Mais tous les honneurs revin-
rent à la société littéraire pour la séance
qu'elle nous donna. Nous avons vu en-
core une fois se vérifier la vieille maxime
que le nombre ne fait pas la force. Car
quoique cette société, ne compte actuel-
lement, qu'un petit nombre de membres
dans son sein, cependant à force de bon-
ne volonté, de persévérance, et de tra-
vaux, elle a réussi à donner une séance
qui, de l'aveu général, a été des plus inté-
ressantes.

On discuta d'abord sur la question de
la traite de l'eau-de-vie qui souleva tant
de débats, dans les premiers temps de la
colonie. Mr. le Président, J. Aubin, ex-
posa le sujet de la discussion ; puis MM.
O. McMahon, O. Godin, et Z. Dorion

s'attachèrent à justifier Mgr. de Laval,
des reproches, que lui faisoit Mr. A. Dage-
nais, partisan de Mr. d'Avaujour.

Puis vint un drame intitulé *Dimitré*,
qui fit beaucoup d'impression, s'il faut en
juger par les larmes de quelques assistants,
et les applaudissements de tous.

Il va sans dire, que les charmes de la
musique vinent se joindre aux fleurs de
l'éloquence et de la poésie. Plusieurs
airs furent exécutés par l'orchestre, et
l'Orphéon chanta le chœur de Christophe
Colomb, qui parut être fort goûté par les
amateurs.

Telle a été la fête du 6 Février : elle
n'a eu pour nous qu'un défaut : celui de
s'être écoulée trop rapidement.

...

PALMES APRÈS LA BATAILLE.

Collège Ste. Thérèse 12 Février 1862.

Il existe au collège de Sainte-Thérèse
une coutume, ou plutôt une espèce de cé-
rémonie, qui revient à différentes épo-
ques de l'année. Tous les élèves y sont
invités, et même fortement pressés d'y as-
sister. Cette coutume n'est pas bien an-
cienne, et cependant, quoique quelques-uns
n'aient pas été trop flattés de la voir s'é-
tablir parmi nous, elle est déjà si bien en-
racinée, qu'il serait difficile de la faire
disparaître ; aussi la génération présente
n'a-t-elle peu d'espoir de la voir s'éteindre.
Mais, vous me dites peut-être, vite, au
fait : et bien sans plus de préliminaires,
j'y suis.

Je dois d'abord vous faire remarquer
que nous avons subi notre examen du pre-
mier semestre. Bon gré malgré, il nous
fallut aller au combat et nous exposer au
feu bien nourri des interrogations. Inutile
de vous retracer les traits de valeur, les
promesses, les blessures des combattants ;
vous connaissez cela par expérience et il
vous suffit de savoir que le combat a été
livré. Mais est-ce tout ?... On dit que
les généraux, après la bataille, ont cou-
tume de féliciter les soldats qui se sont
distingués dans le combat. Comme de
bons soldats nous attendions une visite de
notre chef. Nous hâtons le jour de nos
vœux, le jour arrive ; nous voulons sa-

voir l'heure, l'heure sonne ; la cloche le fait entendre . Ou accourt de toutes parts ; nous voilà tous réunis dans une de nos salles . Monsieur le Supérieur apparaît déroulant entre ses mains une large feuille de papier . Un murmure parcourt l'assemblée , on se presse autour de Mr. le Supérieur , les têtes s'allongent , l'oreille se dilate pour mieux entendre , la respiration meurt sur nos lèvres . Et , chacun de nous de se dire à lui-même : " allons ; que vais-je avoir ? La note *mal... passable... très bien...* ? " Chacun interroge sa conscience , se rappelle ses victoires et ses défaites , les balance , les pèse... tout le monde a l'inquiétude peinte sur la figure . Enfin la voix de Mr. le Supérieur se fait entendre... on écoute... Qu'est-ce ? Et bien lisez .

Les élèves dont les noms suivent ont obtenu la note *très-bien* .

Philosophie.—O. Godin, A. Dagenais.

Rhétorique.—Z. Lorrain, H. Carrières.

Seconde.—H. Dubois, O. Dubois, J. Hogan.

Troisième.—D. Gravel, A. Adam, A. Desloges, D. Leclerc.

Quatrième.—G. Désilets, G. Rochon, C. Nolin, A. Bastien.

Cinquième.—J. Larivière, P. Brais, J. Gagnon, S. Rouleau, P. Chartrand.

Sixième.—T. Champagne, H. Granger, J. d'Arpentigny, R. Danis... Tout est fini.

Mais qu'a-t-on fait ? Il n'y a de récompenses que ceux qui ont essuyé le feu de l'ennemi sans recevoir de blessures ? Le mérite est-il donc si méconnu ? La justice triomphe, et les pauvres blessés se retirent, le mécontentement dans l'âme de ce que leurs infortunes et leurs sueurs vont demeurer ignorées . Espérons que la justice tirera leurs noms de l'oubli !!! En attendant qu'elle se fasse jour, je les prie de remarquer qu'avec eux se trouvent confondus plusieurs combattants dont les noms quoique ici sous-entendus, mériteraient, cependant d'être connus .

A. L. A. D.

L'ABEILLE.

" Forsan et hec olim meminisse juvabit. "

QUÉBEC, 20 Février 1862.

Depuis longtemps, l'Abeille a donné droit de cité à ses amis de Ste. Thérèse: elle les prie, encore une fois, de ne pas craindre d'en abuser. C'est avec un nouveau plaisir qu'elle publie aujourd'hui les deux correspondances qu'ils ont bien voulu lui envoyer: toutes deux font honneur à leur cœur et à leur intelligence; l'une nous fait connaître leur rude labeur et ses récompenses; l'autre nous apprend la fête

qu'ils ont célébrée pour raviver la mémoire de leurs fondateurs: nous nous associons bien volontiers à leurs joies et à leurs succès.

Il est juste qu'elle ne refroidisse jamais la cendre de ces hommes qui ont travaillé toute leur vie, avec une énergie persévérante, à doter leur pays d'institutions durables. Qui pourra dire les écueils que semèrent sur leur route les mille petites passions humaines, toujours en éveil lorsqu'il s'agit d'entraver le bien, les petites jalousies, les petites rivalités, la mauvaise foi des uns, la mauvaise volonté des autres, les vues étroites de ceux-ci, les exigences de ceux-là ? Ils ont eu à lutter, en un mot, contre toutes ces défaillances où le courage serait souvent sur le point de tomber, s'il n'était pas fortement trempé et capable de résister aux plus vives atteintes. Quelle joie pour eux, lorsqu'avant de fermer les yeux à la lumière, ils ont pu voir leur œuvre assise sur des bases solides et promettant de faire tout le bien qu'ils en attendaient !

Travailler à la réalisation d'une idée généreuse, telle est donc la tâche dévolue aux fondateurs: braver toutes les difficultés, telle est la marque de leur courage: mais reconnaître ce qu'ils ont fait, voilà le pieux devoir que nous imposent leurs nombreux sacrifices. Leur souvenir doit être à jamais vivace dans nos âmes; mais à certains jours, il est bon que leur pensée nous occupe tout entiers et que nous nous réjouissons autour de l'autel de la reconnaissance. Que chaque élève y vienne apporter son offrande, l'un, de la poésie, l'autre, de l'éloquence, les autres, de l'harmonie; que tous se montrent enfants fidèles aux vertus que leur rappellent ceux qui présidaient à la naissance de l'institution où ils ont le bonheur de se nourrir aujourd'hui du pain de la vertu et de la science.

Dans une des basiliques de Rome, de gigantesques statues en marbre blanc sont élevées aux saints qui ont été fondateurs d'ordre religieux: ils sont là, sur leur piédestal, comme pour rappeler à leurs enfants et aux pèlerins de la ville éternelle, les immenses travaux qu'il ont accomplis et le bien qu'ils continuent à faire dans la Sainte-Eglise de Dieu. Chers confrères, nous ne pouvons, pour le moment, élever des statues à nos fondateurs; mais allons, tous les jours, déposer à leurs pieds, l'hommage de notre travail, de notre application et de notre bonne conduite, et peut-être mériterons-nous de voir tomber de leurs lèvres ces bienveillantes paroles: " Ils sont bien nos enfants ! "

NOUVELLES LOCALES.

Malgré l'abondance de la neige qui tombe cet hiver, nos jeux de pelotte, grâce à un travail actif, sont continuellement découverts, et nous permettent de nous livrer comme aux beaux jours de l'été, aux amusements si agréables de la balle. Il y a aussi deux belles glaces qui offrent aux patriotes le moyen de montrer leur habileté par des évolutions de tout genre. Nos jeunes confrères de la Petite-Salle paraissent avoir un goût prononcé pour la glissade, et usent avec ardeur de la côte qui s'étend des hauteurs de leur cour jusqu'aux bâtisses de l'Université. Ils ont commencé à glisser sur les *grignons* d'automne, et le dégel du printemps se fera qu'ils glisseront encore. Courage, petits amis, *non ita musa diu*.

Le montant de la souscription qui se fait à Québec en faveur des catholiques d'Irlande, s'élevait il y a quelques jours à \$1,345.

Son Excellence le Gouverneur a publié une proclamation dans laquelle il fixe la convocation des Chambres au 20 mars prochain.

NOUVELLES ETRANGERES.

On attend toujours avec impatience la nomination du nonce du Saint-Siège près la cour de Russie. Le clergé Polonais et les autres catholiques de la Russie trouveront certainement en lui un protecteur puissant auprès du czar. Le rétablissement de cette dignité fait espérer que le gouvernement russe se montrera plus juste envers les catholiques qui lui sont soumis.

Les Piémontais viennent de donner une nouvelle preuve de l'équité de leur administration. Sur la demande de M. le vicomte de Saint-Priest et le prince de Scylla, le général La Marmora avait permis l'enlèvement du corps de Borgés de Tagliacozzo, pour être inhumé à Rome. L'honorable docteur Bérard, muni d'un sauf-conduit, se rendit au lieu où reposait l'illustre chef de Brigands. Mais une fois arrivé, il fut fait prisonnier; on le menaçait même de la mort. Heureusement, son fils l'accompagnait: il se rendit à Rome et par l'entremise de M. de Croyon, M. Bérard fut mis en liberté.

La Sicile est dans la plus grande agitation. Une députation composée de Siciliens, paraît-il, aurait demandé au roi la constitution de 1812 pour l'île, et le prince de Trapani pour vice-roi avec un gouvernement séparé.

La fermeture des ports des Etats-Unis

cause une misère extrême parmi les journaliers d'Angleterre. Dans le nord le nombre de Manufactures est de 1,174 qui emploient 257,392 ouvriers. Maintenant 20,000 n'ont plus d'ouvrage ; 161,000 travaillent 3 jours et demi par semaine, et 69,000 travaillent tout le temps.

On a parlé de la transformation du Mexique en royaume, dont le roi serait l'Archiduc Maximilien d'Autriche. Cependant la Gazette d'Autriche contredit ces bruits. Elle annonce sa nomination comme Amiral de la marine Autrichienne.

Une grande bataille s'est livrée sur l'île Rauski : le perte des confédérés a été de 3,000 dont 2,000 ont été faits prisonniers. Les fédérés ont remporté un nouveau succès dans la prise du port de Douelson sur la rivière de Cumberland. Le nombre de prisonniers secessionistes, dit la dépêche, se monte à 15,000. Nous n'avons pas besoin de dire que ce nombre est sans doute exagéré s'il faut en croire les batailles antérieures. On s'attend généralement à ce que les confédérés vont complètement évacuer le Kentucky.

Le sénat discute sur le projet de loi concernant la fortification des ports du Maine en cas d'une guerre avec quelque puissance maritime.

ERUPTION DU VESUVE.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. L'ABBÉ J. GIORDANO
PROFESSEUR DE PHYSIQUE A L'UNIVERSITÉ DE NAPLES.

Dans ces derniers jours, nous avons été en même temps témoins et victimes d'une éruption du Vésuve, qui s'est montrée avec des phénomènes tout-à-fait singuliers, et par lesquels elle se distingue de toutes celles qui l'ont précédée de mémoire d'homme.

Le Vésuve, depuis 1855, a été dans une activité presque continuelle. Cette année-là fut l'époque de la grande éruption de lave qui combla à moitié la grande vallée de Vétrana et les ravins environnants et inférieurs sur le versant occidental du volcan. Elle fut suivie de l'autre éruption de 1858, non moins singulière par sa longue durée de bien plus de deux ans, tout aussi terrible par ses ravages, qui brula et ensevelit sous un torrent de feu de vastes et fertiles campagnes très-étendues.

Pendant une si longue période, le grand cratère au sommet du cône n'a jamais cessé d'être ignivome, seulement depuis trois mois il s'était réduit à une tranquillité parfaite, quand à l'heure de midi, le 8 décembre, une forte secousse de tremblement de terre combla de consternation et d'épouvante tous les habitants des pays qui sont au pied du volcan, et principalement ceux de la Torre del greco; mais elle fut assez forte pour être sentie distinctement jusqu'à Naples.

La première secousse fut bientôt suivie

de huit autres, avec des intervalles de 12 à 16 minutes; jusqu'à deux heures et demie.

Puis il succéda un calme d'une demi-heure mais enfin tout-à-coup, à trois heures de l'après-midi, sans tremblement de terre, on vit jaillir des flancs du volcan et descendre voltigeant sur soi-même, dense *annulus* de fumée qui, s'élevant de beaucoup au-dessus du cône, prit la figure de ce *pin* si célèbre dans l'histoire des anciennes éruptions vésuviennes.

Il commença bientôt à pleuvoir sur le pays environnant, jusqu'à une grande distance, cette mince poussière que l'on appelle vulgairement cendres, et qui est, comme on le sait bien, la matière même des routes volcaniques ou des laves, réduite à une grande ténuité.

Toute cette masse immense de matière sortait d'une large fente, qui s'était ouverte au flanc du volcan du côté qui regarde entre le midi et l'ouest longitudinalement du N. E. au S. O. Sur cette ouverture se forma un premier cratère, et bientôt, un second et trois autres alignés.

Ces bouches se sont ouvertes dans des terrains cultivés : la première d'elle, sous la maison d'un cultivateur nommé François Albruci, où se trouvait sa famille, laquelle fut sauvée par bonheur. On remarquera la curieuse coïncidence du nom de ce malheureux et bienheureux en même temps ; en effet *albruci* signifie en italien brûlé, s'enflammer ; or sa maison et sa terre furent dans quelques instants la proie du feu.

Cependant une heure après l'ouverture du premier cratère, commença l'éruption de lave, avec les deux épouvantables phénomènes, qui l'accompagnent habituellement.

Le premier, c'est de lancer dans l'air des scories et des masses de la lave courante, comme celle des éruptions précédentes, en tournoyant dans l'air, quand elles sont liquides ou pâteuses, elles prennent une forme sphérique, ou ellipsoïde, et on les appelle bombes, leurs grandeurs sont très-variées.

Le second fait imposant qui accompagna la lave fut le mugissement résonnant qui retentissait horriblement dans tout le pays et que l'on entendait distinctement à Naples. Cependant ces bruits profonds n'ont pas été aussi continuels et résonnants que ceux qui accompagnèrent l'éruption de 1850, pendant laquelle on croyait entendre à Naples, comme de fréquentes décharges d'une puissante artillerie tirée de très-près.

D'abord le torrent igné se dirigea directement au S.O. vers le *Torre*, et précisément entre le couvent des Capucins et l'é

glise du Purgatoire. En descendant, il gagnait en largeur jusqu'à présenter un front de près de 300 verges : il n'était pas liquide, mais à jâte dense, pleine de scories de grandes dimensions et de figures singulières, c'est pour cela qu'il avançait lentement, de sorte que pendant toute la nuit, tantôt en marchant et tantôt en s'arrêtant jusqu'à cinq heures du matin du jour suivant, il ne fit pas d'autre chemin qu'un demi-mille (un sixième de lieue).

Jusque-là le cratère supérieur du volcan avait été presque en calme comme dans les derniers jours, et tout à fait étranger à l'éruption. Mais à cinq heures du matin la scène changea entièrement. La cime du mont commença tout à coup à vomir longuement de denses tourbillons de fumée et de cendre, et des masses de lave qui en roulant arrivaient jusqu'à la base du cône. En même temps la conflagration dans les nouveaux cratères diminua de violence et par degrés, et la lave s'arrêta comme par enchantement.

Mais ce fut malheureusement ce moment là qui causa la destruction de presque tous les bâtiments de la Torre del Greco enseveli à différentes époques, sous la lave du Vésuve et opiniâtrement relégué par ses habitants. La terre s'émeut violemment et s'ouvrit en crevasses longues et nombreuses, qui coupèrent transversalement les routes, et fendirent l'édifice à droite et à gauche. Quelques-uns tombèrent en ruines sur-le-champ, d'autres le lendemain.

L'épaisseur des fentes est surtout très-remarquable, j'ai pu la mesurer à demi de la manière suivante. Plusieurs propriétaires de ces régions, poussés soit par la fertilité du pays, surtout en vignes en et raisins, soit par une passion extraordinaire qu'on ne saurait blâmer, ont réussi par des frais énormes à renouveler le terrain qui avait eu le malheur d'être brûlé et enseveli sous la lave. Pour y parvenir, ils ont, en s'aidant de la mine, pratiqué des trous larges de deux verges à deux verges et demi, et de quelques dizaines de verges de profondeur, de manière à atteindre le terrain végétal enseveli : ils l'ont extrait ensuite, à l'aide de corbeilles montées à main d'homme, et l'ont répandu sur la lave solidifiée ; en formant des couches d'une épaisseur d'une à deux verges. Eh bien ! je suis descendu dans ces cavités, et j'ai pu m'assurer que les fentes superficielles parviennent jusques là-haut et dépassent ainsi cette profondeur, puisqu'on voit sur le pavé les mêmes crevasses que sous les voûtes. En introduisant la main dans les fentes inférieures, j'ai éprouvé une remarquable sensation de chaleur.

Un phénomène remarquable accompagna aussi évidemment cette éruption ; les an

ciens historiens en ont parlé quelquefois mais nous avons de la peine à les croire. Ce sont de véritables décharges électriques au sommet du cône vésuvien. En effet on a vu pendant la nuit du 9 au 10, jusqu'à 6 heures matin, des coups de foudre sortir. Tous les cinq ou dix minutes, de l'intérieur du cratère, suivant tantôt des sillons rectilignes tantôt des lignes sinuées ou zig-zags, et s'élançant en haut de manière à faire croire que la lave du foyer volcanique foudroyait l'orgueilleux tourbillon de cendre. Ce fait, qu'on ne peut pas révoquer en doute, puisqu'il a eu pour témoins tous ceux qui arrêtaient seulement quelques instants leurs regards sur le Vésuve, de près ou de loin, ce fait, dis-je, m'aurait donné occasion de faire des expériences bien conduites pour m'assurer si véritablement l'intérieur du cône, ou bien sa surface extérieure était électrisée différemment du tonbillon de fumée, c'est-à-dire de l'atmosphère.

Des expériences de ce genre auraient jeté quelques lumières sur les lois physiques du développement de l'électricité, et bien plus sur ce qui se passe pendant une éruption volcanique. Il est vrai que la violence de l'éruption et les tonbillons de cendre, qui retombaient sur un des côtés du volcan, ne m'auraient pas permis de franchir sans danger le sommet, quoique des guides aient monté jusque-là, et moi aussi autrefois pendant des éruptions bien plus épouvantables, par exemple celle de 1855. Mais cette fois ce travail et ce danger auraient été sans succès, puisque je n'avais pas à ma disposition des instruments adaptés à ces expériences délicates.

Au récit des phénomènes imposants par lesquels l'éruption avait commencé, on aurait dû s'attendre à une longue durée, de quelques semaines au moins; et pourtant au moment où j'écris (mercredi 11 Décembre), elle est entièrement finie, n'ayant pas duré plus de deux jours.

—Cosmos.

MEXIQUE.

C'est dans cette guerre que les meilleurs généraux américains firent leurs premières armes. Le général McClellan, aujourd'hui commandant en chef des armées fédérales, combattit côte-à-côte avec Beauregard, qui est actuellement à la tête d'un corps de l'armée du Sud.

Malgré leur peu de succès, il ne faut pas croire que les Mexicains ont manqué de bravoure; ils en ont donné des preuves en maintes occasions. Santa-Anna et les autres chefs Mexicains ne durent leurs défaites qu'au peu de discipline de leurs soldats et à l'immense supériorité des Américains en matériel de guerre. Les ennemis perdirent dans cette conquête,

tant par les maladies que par le fer de l'ennemi, 20 mille hommes.

La période qui suivit la paix entre le Mexique et les Etats-Unis, ne présente qu'une longue série de révoltes, de désordres et de guerres civiles perpétuelles. D'abord, c'est Carvajal qui paraît sur la scène. Il souleva le Nord du pays et s'envint attaquer avec 15 mille hommes la ville de Metamoros qui après avoir enduré les horreurs d'un siège fut en grande partie brûlée. La ville fut reprise par Uruga et Carvajal s'enfuit au Texas en quête de soldats ou plutôt d'aventuriers. La révolution était apaisée pour quelque temps.

En 1852 éclata un nouveau soulèvement. A Guadalupe, les insurgés prennent pour chef le gouverneur de la place, Jos. Davila. Celui-ci ne tarda pas à trouver son nouveau rôle plus difficile à jouer que le précédent et il fut bientôt obligé de déguerpir. Robollo se mit à la tête de l'insurrection et s'empara de Mazatlan et de la Vera Cruz.

On soupçonnait les Américains, à tort ou à raison, d'être les instigateurs de ces mouvements et même de fournir de l'argent aux rebelles. C'est pourquoi on prit des mesures sévères contre eux. Un ordre du général Avola, ordonnait de jeter en prison tout Américain rencontré dans les rues de Mexico.

Le gouvernement était alors dans une extrême faiblesse, le trésor était vide et le manque de confiance partout. Les chefs ne dissimulaient pas leur position et le Président Arista dit au corps législatif qu'il ne lui restait plus à remplir que le dernier et le plus pénible devoir d'un homme sur la terre: celui d'assister aux funérailles de l'état. Il nous semble qu'il exagérât la gravité de la situation dans l'espoir qu'on lui conférerait la dictature.

L'année 1853 vit la révolution prendre de nouvelles forces et se mesurer avantageusement avec les troupes du gouvernement. Après que la Vera-Cruz et quelques autres villes eurent abandonné le pouvoir, les insurgés se trouvèrent assez forts pour livrer une bataille, leur audace eut un plein succès, les troupes du gouvernement furent battues. Le Président Arista quitta la Capitale.

Le général Cévéalos prit ensuite les rênes de l'état, le Congrès mexicain lui accorda une grande autorité. Malgré cela, Cévéalos ne put se maintenir longtemps au pouvoir; il tomba comme les autres.

Le nom de Santa-Anna était alors dans toutes les bouches, chaque parti croyait voir en lui le sauveur de la patrie et on l'appela à la présidence. Il fut reçu à Mexico avec de grandes démonstrations de joie par toutes les classes de citoyens et peu

de temps après il monta sur le trône présidentiel pour la cinquième fois. Santa-Anna ne devrait pas couler des jours bien paisibles à la tête de l'état, comme ses devanciers, il eut à lutter contre la révolution. Il laissa Mexico peu de temps après son inauguration pour entrer en campagne contre Alvarez qui fut son compétiteur pour la présidence.

Santa-Anna fut bientôt en face des ennemis, après plusieurs escarmouches, Alvarez par d'habiles manœuvres parvint à se jeter entre l'armée de Santa-Anna et la capitale. Ce dernier se trouvait dans une position critique, néanmoins il parvint à se retirer de ce mauvais pas et fit payer cher à Alvarez son succès, passager en le rejetant loin de Mexico, où il fit une entrée triomphale. Le pays put respirer un peu, mais ce n'était qu'un moment de calme précurseur d'une plus grande tempête.

Vers la fin de 1854 la révolution gagna du terrain l'insurrection s'étendait rapidement à toutes les parties du pays. Par un de ces bizarres caprices qui lui sont propres, le peuple s'éloignait de celui qu'il acclamait naguère. Le général Comanford arrivé de New-York avec un immense matériel de guerre, mit Alvarez et Bourbon en état de recommencer la lutte. Ils triomphèrent des troupes du gouvernement, et l'élu du peuple fut obligé de résigner et de reprendre le chemin de l'exil.

(A continuer.)



A VENDRE

AU BUREAU DE L'ABEILLE:
LE CHANSONNIER

DES COLLEGES

MIS EN MUSIQUE.

Prix, en gros. 2 sch 3d.
. détail 3 sch.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'Abeylle paraît, autant que possible, une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. payable d'avance. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'Abeylle.

AGENTS :

A Sainte-Therèse. M. A. Dagenais.
A la Pointe-Lévi. M. E. Clément
A la Petite-Salle. M. G. Giroux.
Chez les Externes. M. C. Gingras.

ANSELME BOUCHER, Gérant.